

Pour conclure

31 ans dans la protection de l'enfance

Marmitière Despa Dahpe

Le Dahpe est devenu une grande organisation complexe à gérer qui doit digérer sa crise de croissance tout en n'oubliant pas sa vocation première.

Je la rappelais en ces termes dans « l'Odyssée du SIC », en ce moment de passage où nous étions encore dans l'étonnement d'être les nouveaux lauréats de l'appel à projet alors que rien ne nous assurait de la suite :

« De nouvelles équipes se constituent pour accueillir de nouveaux groupes d'enfants et d'adolescents. C'est tout l'enjeu de ce nouvel accueil d'une ampleur sans précédent dans un dispositif du département. Il est urgent d'accueillir et de donner une chance à la rencontre avec ces enfants, pour qu'elle ne s'endeuille pas des ruptures du passé en leur imposant aujourd'hui de multiples (dé)placements.

Accueillir et donner une chance à la rencontre ! Que pouvons-nous rencontrer chez l'autre et de nous-même à travers l'autre ?

Edmond Jabès nous répond : « Je ne sais pas qui tu es - disait un sage - mais je sais que tu me ressembles. Ce n'est pas à cause de ta ressemblance avec moi que tu m'es cher, mais parce que tu n'as pas, encore, pour moi, de nom. Demain est notre premier jour »

*L'enjeu de la rencontre aura été ce que nous voulions soutenir dans la création de tous les espaces d'élaboration de l'institution : **qu'une rencontre humanisante puisse avoir lieu, dépassant la répétition du passé, comme un premier jour.***

La question reste urgente. »

En effet, la question reste urgente et en la matière il ne faut pas craindre de se répéter et de s'expliquer encore pour éviter que les mots lourds de sens ne tombent dans les oreilles des sourds comme disait Ionesco.

Alors, reparlons des enjeux de la rencontre.

Une rencontre humanisante

Le petit d'homme, dans sa prématurité, a besoin d'un autre secourable qui pourvoit à ses besoins primaires. Il faut déjà ne pas l'oublier dans le premier temps de l'accueil. Ensuite, il est introduit au monde des humains par la parole. Il est parlé avant de pouvoir prendre la Parole lui-même avons-nous l'habitude de dire pour souligner que le bain de langage est essentiel pour envelopper l'enfant d'avant son advenue dans la parole, l'infans. Le discours articulé se noue aux prosodies et lallations des partenaires de la rencontre pour nouer la parole à l'émotion du corps. Il y a toujours quelque chose de mystérieux dans l'accès ensuite d'un enfant à la parole, à sa propre parole qui le représente, et les enfants qui n'y accèdent pas ne font que renforcer ce mystère.

Je me souviens du témoignage d'un enfant adopté qui m'expliquait, à l'âge adulte, qu'il avait changé deux fois de langue dans son parcours d'adoption pour renaître dans la langue de ses parents adoptifs. Ayant déjà 10 ans arrivé en France, il est resté pendant longtemps silencieux jusqu'au moment où il prit la parole entièrement dans un langage articulé avec une syntaxe parfaite. Ensuite, de ses langues d'origine, il a tout oublié.

Nous le voyons bien dans les lieux de consultation, l'accès à la parole est essentiel pour accéder à la représentation du monde et de soi-même bien sûr, mais il est essentiel aussi pour pacifier le corps et le monde pulsionnel de l'enfant. J'ai entendu un enfant de 5 ans m'expliquer, par le jeu, les effets de surgissement et d'apaisement de la parole, lui qui pendant longtemps exprimait son état d'être par l'agitation et l'excitation de son corps. Il passait son temps en séance à faire mugir et combattre deux figurines de taureaux. Un jour un taureau est emmené en ambulance et l'ambulance a un accident. Le taureau est expulsé, Il me l'explique tout en le jouant avec les jouets à sa disposition. « Et à ce moment-là, me dit-il en me regardant pour me signifier l'importance de ce qu'il voulait me dire, le taureau il s'est mis à parler d'un seul coup ! » Il s'était mis lui-même depuis un certain temps à s'exprimer beaucoup plus clairement et aisément et son agitation corporelle et pulsionnelle s'en était trouvée très apaisée. Il se découvrait vivant et bondissant dans la parole.

Pour s'expliquer, il faut pouvoir s'adresser à quelqu'un qui vous écoute. Chacun le sait. Que quelqu'un puisse vous écouter, au-delà du sens de ce que vous croyez dire, pour être au cœur de la question de la parole elle-même, est chose plus rare. Nous savons cependant qu'il n'y a pas meilleure façon pour soi de comprendre ce que nous vivons, ressentons et faisons que de l'expliquer à quelqu'un.

D'en passer par le langage est pacifiant parce que celui-ci inscrit une perte de jouissance dans le corps. Le corps s'appareille au langage avec cet effet d'apaisement. Cependant, en même temps que la naissance à la parole, une ambivalence surgit quant au pouvoir de la parole et de ce qu'il faut payer de perte de sa toute puissance dans cette quête humanisante. Le langage ne dit pas tout de ce que l'on voudrait dire, il y manque toujours quelque chose tout comme le mot me manque. La dimension langagière de l'humain nous fait toucher à notre manque à être. Il est insupportable pour le névrosé obsessionnel dans sa volonté de maîtrise et il est toujours mis en scène par l'insatisfaction de l'hystérique. Entrer dans la dimension humaine du langage est notre traumatisme originaire peut-on dire ; nous naissons à la parole pour dire qui nous sommes, mais il y restera toujours quelque chose d'une incomplétude, d'une vacuité de l'existence.

Cette incomplétude se résout dans des formations symptomatiques névrotiques communes. C'est ce qui nous donne la chance d'être à peu près normaux et d'évoluer dans notre zone de confinement névrotique. Parfois au contraire, et là ça devient plus intéressant, cette vacuité de l'existence nous ouvre sur l'espace de la création.

Comme l'affirmait Dolto, si tout se passe bien ou correctement, à 3 ans un enfant a déjà tout ce qui lui faut en lui pour faire face au réel auquel il a affaire. En parlant de réel, je fais référence au réel tel que l'a promu Lacan, comme ce qui n'est pas symbolisable qui excède toute possibilité de dire et qui reste irrémédiablement hors d'atteinte par la parole. Il définissait alors logiquement le Réel comme l'impossible. Jankélévitch disait : « La nostalgie est le désespoir devant l'impossible mais sur le mode de l'humour et de la poésie. » Humour, poésie, création, jeu... écriture ; voilà des réponses plus créatives de l'humain pour répondre de sa condition d'homme, avec un fond de nostalgie par rapport au paradis perdu d'avant la Parole.

Quand nous disons répondre du réel auquel il a affaire, au-delà de la production dans la création, nous parlons d'abord de sa construction psychique. L'humain se construit en référence à un Autre tutélaire pour lui prélever des traits d'identification et se constituer son appareillage psychique. Du bain de langage qui le porte, dès et même avant l'origine, le petit d'homme fait ses prélèvements pour se constituer psychiquement de façon originale. Si l'Autre parental ouvre le bal, ils seront légion ceux qui viendront à leur suite tout au long de notre vie : maitresse, profs, artistes, penseurs ... Une constellation de références identificatoires nourrissent notre psychisme pour constituer ce qu'on appelle notre identité, notre armature psychique. Cette construction n'est possible que si l'inscription dans la langue d'accueil, notre véritable demeure partout où nous allons (habiter le Livre disait Jabès), a pu s'effectuer dans une rencontre incarnée, une rencontre humanisante et désirante qui nous renforce dans notre capacité d'inscription symbolique pour faire face au réel auquel nous avons affaire !

Le poids traumatique

Seulement voilà la vie n'est pas un long fleuve tranquille à ce qu'il paraît !

Nous travaillons en protection de l'enfance. Ceux que nous recevons, sur décision d'un magistrat, d'un inspecteur, doivent être protégés de dangers autour d'eux mais aussi en eux des dommages créés par la rencontre traumatique. Le trauma est ce qui déborde le sujet dans ses capacités de défense psychique habituelles. Nous avons collectivement une idée très actuelle et même d'actualité avec les commémorations du 11 septembre 2001 de ce que peut être un trauma. C'est comme si c'était hier et c'est comme si nous y étions. Le trauma annule les dimensions de l'espace et du temps. Le trauma annule l'espace-temps psychique du sujet, le pulvérise, le dissocie.

Les enfants et adolescents que nous accueillons ont rencontré un réel incestueux et un réel meurtrier. Au bout de 30 ans d'exercice en ce lieu d'accueil, c'est encore dans cette formulation que j'arrive à me représenter le plus justement les choses. Concrètement ils ont rencontré des histoires et des événements incestueux. Concrètement ils ont rencontré des histoires et des événements violents et meurtriers. Comment ont-ils pu y répondre de ce réel dévastateur pour leur psychisme ? Un trop de réel, c'est l'autre nom du trauma ; et pour certains, ce trauma est intervenu très tôt dans leur vie, voire avant leur accès à la parole. De ce fait, les accompagner, les rencontrer n'est pas si simple. C'est une question qu'il ne faut pas oublier, surtout pour ceux qui prennent le risque de les accompagner, parce que ce n'est pas tout le monde qui peut le faire et ce n'est pas un regard extérieur qui peut atteindre ce qui s'y éprouve dans ces rencontres. Éprouver veut dire que c'est éprouvant. Nous y reviendrons.

Quelqu'un qui parle bien du trauma je trouve c'est Boris Cyrulnik et, comme réponse au trauma, il a réintroduit un signifiant dans notre culture psychologique : la résilience et le travail de résilience. Pour autant quelques soient nos capacités de résilience, il fait remarquer qu'un traumatisé de l'existence reste sensible à certains mots, certaines intonations, certaines situations qui ont imprégnés son être. Dès qu'il rencontre à nouveau ces situations, le sujet est remis en contact avec un point traumatique, comme lorsqu'on peut se rapprocher de trop près du réacteur d'une centrale nucléaire.

Ils se défendent alors non plus dans des mécanismes psychiques de névrosés comme tout un chacun parce que ces derniers sont débordés, mais, dans l'urgence, ils se sont structurés par le déni, le clivage avec pour conséquence qu'un pan de la réalité n'est pas reconnu psychiquement. Le ressenti et l'éprouvé n'ont pas trouvé de traduction en terme psychique. On a alors beau jeu de faire remarquer qu'ils n'ont pas d'empathie, ne ressentent rien, voire qu'ils n'ont pas de surmoi. Cette représentation de ce qu'ils sont n'est pas forcément totalement fausse mais n'est que partielle sinon partielle. C'est sans doute plus juste de dire qu'ils se coupent d'une réalité trop douloureuse et irreprésentable psychiquement, en tous les cas qu'ils ne peuvent aborder seuls. Parfois, leur seule possibilité d'en révéler quelque chose, aux yeux de quelqu'un averti des effets du traumatisme, est de le faire éprouver à ce quelqu'un qui s'offre à la rencontre. « Tu veux savoir ce que je ressens alors éprouve le dans ce que je te fais vivre dans notre rencontre et tu en sauras quelque chose d'approchant. » Il y a une scène de Will Hunting où le thérapeute, joué par robin Williams, approche le point traumatique de l'enfant battu chez ce jeune surdoué joué par Matt Damon. « C'est pas ta faute lui dit -il. » Il ne peut lui dire ça, à une juste distance, que parce qu'il aura pu recevoir, entendre et dépasser la charge agressive de ce jeune qui se défend de toute proximité affective. Le jeune répond d'abord par le défi hautain et suffisant : ne joue pas à ce jeu avec moi, je suis plus malin que toi bouffon. Dans un second temps la colère envahit la scène : arrête ou je te rentre dedans ! Dans un troisième temps c'est l'effondrement dans la reconnaissance d'une réalité douloureuse, et il peut s'effondrer dans les bras de l'autre. C'est une séquence brève de la fin du film qui condense à elle seule de longues années d'accompagnement éducatif et thérapeutique.

Alors, faire entendre ces stratégies défensives « inconscientes » de ces jeunes traumatisés du lien aux personnes qui accompagnent ces jeunes est essentiel pour espérer soutenir les lieux d'accueil. En effet, celui qui reçoit en direct, en première ligne, c'est celui qui l'accompagne au quotidien. Dans tous les cas, même s'il a la ressource de pouvoir se décaler de ces projections agressives et de l'attaque du lien, c'est lui qui est là, qui les reçoit et qui les éprouve dans son corps. Un lieu qui ne prend pas soin de l'accueil des passages à l'acte et des espaces d'élaboration de ces passages à l'acte s'expose à un déferlement de passages à l'acte en miroir de la part des personnes que nous avons laissé seuls et désemparés. Je le sais d'expérience. Construire des réponses individuelles et collectives face aux passages à l'acte est un long apprentissage et un long travail de transmission qui doit se reprendre inlassablement.

Restaurer une place D'altérité

Alors la rencontre humanisante ? Elle a eu du plomb dans l'aile. Pouvons-nous la restaurer ?

Dans un cadre thérapeutique, en occupant une place qui restaure les conditions de l'altérité humanisante et opère par l'interprétation du transfert, oui bien sûr. De ma place de psychologue, c'est ce que j'ai appris.

Un jour je recevais avec son éducateur un jeune qui agressait les autres en entrant dans leur chambre pour lacérer au cutter leurs posters ou bien ouvrait la porte pour cracher à l'intérieur de leur chambre. Je m'emportais alors devant l'insupportable de ce qu'il faisait. On fait parfois ce qu'on peut. En sachant qu'il avait été lui-même agressé et violé je lui demandais s'il aurait souhaité que quelqu'un intervienne comme nous le faisons pour que ça cesse et, surtout, je lui demandais qui était là lorsque ça se passait pour lui ? Je ne recevais que son silence et son mutisme agressif en guise de réponse. Je lui disais alors la nécessité de se revoir car si nous devons l'accueillir conformément à la demande du juge, nous ne pourrions pas continuer à

l'accueillir sans condition. L'une d'elle qui me concerne c'est qu'il vienne à nos rendez-vous. Ce qu'il fit. Deux rendez-vous plus tard, il rentre silencieux, me regarde attentivement et me dit qu'il peut répondre à ma question. Je ne savais plus deux semaines plus tard de quelle question il s'agissait mais je l'invitais à poursuivre. Il m'explique alors que sa mère était là parce que ça se passait à l'heure de la douche avec son demi-frère. Il protestait bien auprès de sa mère mais celle-ci lui répondait que c'était plus pratique et plus rapide s'ils la prenaient ensemble. Ce garçon intelligent et sensible, avec des dons d'écriture et de dessin, commença alors un travail psychothérapique long et difficile entrecoupé de périodes d'hospitalisation pour changer radicalement son positionnement subjectif dans la vie. Je me souviens d'un de ces derniers poèmes où il se projetait dans la vie. Il terminait par : « Do You repeat the question ? » Je l'ignorais alors mais, par ma question, je restaurais en lui une présence secourable, place d'où la mère s'était absentée, absenteé probablement du fait de sa propre histoire incestueuse.

Condition nécessaire mais non suffisante

Mais dans une institution éducative, l'espace thérapeutique ne va pas de soi. Il faudra l'aménager et le soutenir à plusieurs. Les entretiens psycho-éducatifs en sont un exemple. Mais même ces derniers ne sont pas facilement praticables. Il y faut un strict repérage de la place de chacun pour soutenir un mouvement de parole. De toute façon ces jeunes traumatisés ne font pas confiance d'emblée à la parole. Au contraire, beaucoup de ces jeunes ont trop de défiance par rapport à la parole de l'adulte, ils ont rencontré une parole dévoyée et, nous l'avons dit, le mouvement de parole véritable est trop dangereux s'il s'approche trop près d'une réalité traumatique bien enfouie. Donc, parler ça prend la tête. Un cadre thérapeutique classique peut alors être hors de portée pour leurs capacités d'élaboration. Les questions informulées qui les agitent sont pourtant omniprésentes au quotidien. Elles débordent dans le quotidien et débordent même le quotidien, à l'image des crues qui se répètent dans nos paysages ici ou là ; et le quotidien devient le lieu d'expression de la catastrophe soudaine et imprévisible. Là je veux parler de la réalité quotidienne sur les groupes de vie où, j'insiste, ces questions informulées en eux sont mises en acte.

« Pour qu'un lieu soit soignant il faut soigner le lieu » Penser-Ensemble

Ce que ces jeunes projettent à leur insu sur les personnes qui les accompagnent est à entendre et à comprendre. Ça c'est l'objet de notre travail dans les Penser-Ensemble avec les personnes de l'équipe éducative, le chef de service et un psy qui n'est pas le psy de l'enfant de préférence, pour qu'il ne confonde pas lui-même l'espace psychique du jeune projeté sur lui et la question du membre de l'équipe qu'il met au travail dans les Penser-Ensemble. Ce n'est pas toujours simple, c'est même une aporie, mais je n'ai pas trouvé comment faire autrement sans cliver les espaces thérapeutiques et éducatifs et ainsi les rendre inopérants.

Une personne de l'équipe se saisit d'une question concernant ce qu'il éprouve dans la rencontre avec ces jeunes impactés par de multiples traumatismes. Il soumet l'élaboration de sa question à l'écoute des autres, de leurs questions éventuelles et à leur façon de se prononcer sur ce qu'ils entendent. Le dire de cette façon c'est souligner les différents temps logiques de la parole : temps pour voir (ou écouter), temps pour comprendre (poser ses questions), temps pour

conclure (se prononcer sur ce qui est entendu). Lorsque, dans les années 90, j'en faisais l'expérience pour moi-même dans un groupe de contrôle animé par Willy Barral, psychanalyste proche de Dolto, il y ajoutait un dernier temps où celui qui amenait sa question concluait lui-même sur ce qui lui était renvoyé en disant quelle part il pouvait recevoir de ce qui lui était renvoyé comme étant effectivement une réponse qui le concerne et quelle part selon lui revenait à son interlocuteur mais ne le concernait pas. Il s'agit toujours de faire la part des choses entre ce qui est recevable ou pas, entre ce qui est juste ou pas dans le temps où je le reçois. Ainsi ce retricote ce que j'éprouve avec ce que j'en comprends au travers de ce qui se métabolise dans le groupe par la présence attentive et active des pairs.

Un jour, dans un Penser-Ensemble, une personne nous expose sa difficulté à rencontrer un jeune. La vie de ce dernier est faite de rupture avec sa famille, son parcours de formation rencontre de multiples échecs et les troubles de son identité sexuelle et de genre envahissent la scène. Quand l'éducateur rentre dans l'appartement en désordre il témoigne de son malaise, voire de son dégoût devant un garçon mutique réfugié devant son ordinateur. Les élaborations dans le Penser-Ensemble se construisent pour tenter de comprendre ce garçon énigmatique et si peu en lien. L'attention des participants est très soutenante et les théories des uns et des autres dessinent une présence fantomatique. Bref c'est un Penser-Ensemble qui pense beaucoup et intelligemment tout en maintenant un trouble sur la difficulté de le rencontrer. L'un des participants, tout aussi troublé, témoigne cependant d'une expérience de rencontre. Il vient rendre visite à ce jeune devant lui mutique, désespérant, le dos tourné penché sur son ordinateur. Il l'observe et s'aperçoit que, au milieu de ce capharnaüm, seul l'environnement de son ordinateur est rangé méticuleusement. Il abandonne alors ses questions d'éducateur sur son projet et s'intéresse à ce qu'il est en train de faire sur son ordinateur et aux jeux auxquels il joue. Il commence à s'y intéresser jusqu'au moment, très théâtral, où le jeune cesse ses réponses laconiques le dos tourné pour pivoter sur son fauteuil de bureau et regarder son hôte. Prise de contact avec quelqu'un qui non seulement vous parle mais qui en plus vous écoute. Pouvoir rejoindre l'autre là où il s'est réfugié pour qu'il ouvre sa porte !

Dégager la voie, pour chacun, des possibilités d'une rencontre humanisante, voilà bien la finalité d'un Penser- Ensemble ; sinon on peut bien enfermer l'autre dans la compréhension et la théorie qu'on s'en fait pour louper l'essentiel : le vivant de la rencontre.

Les Penser-Ensemble ont vu le jour en 2005, après plusieurs approches tâtonnantes, pour animer la clinique éducative du Despa (cf. 2- L'importance d'une nomination in L'Odyssée du SIC). Il a fallu les défendre, le temps pour ceux qui les pratiquent de se les approprier. On ne peut persuader personne de l'utilité d'un tel dispositif sauf à le faire vivre pour en éprouver les effets. Il faut recommencer sans cesse avec ceux qui arrivent. J'ai appris avec surprise aussi que le positionnement du psychologue au cœur de ce dispositif de parole devait s'ajuster sur le soutien des processus de parole et de sa temporalité tout autant que sur le sens à donner des éléments cliniques. Souvent, ce qui est rencontré par une équipe est source de tension et c'est la difficulté de ce qui s'éprouve qui doit être écoutée d'abord. Il ne sert à rien alors de se précipiter dans une lecture clinique, si juste soit-elle, si ce temps là n'est pas respecté. Bien souvent une lecture précipitée des faits cliniques ne donne l'impression que de vouloir persuader l'autre et ne fait que renforcer les résistances. J'ai été très surpris, au contraire, de constater que lorsque j'ai pu suffisamment respecter ce temps d'expression de la difficulté de l'éprouvé, bien loin de s'arc-bouter sur une position défensive, c'est l'équipe elle-même qui reprenait le chemin de l'élaboration psychique pour proposer des lectures de la situation ouvrant sur des conduites

personnelles ou collectives à tenir. Je n'avais alors plus qu'à souligner et cautionner, s'il le fallait, leur trouvaille.

Pour boucler la boucle avec le petit garçon au taureau du début, que ce soit dans un groupe d'adulte ou auprès d'un petit garçon se découvrant vivant dans la parole, soulignons et répétons pour conclure : « Que quelqu'un puisse vous écouter, au-delà du sens de ce que vous croyez dire, pour être au cœur de la question de la parole elle-même, est chose plus rare. Nous savons cependant qu'il n'y a pas meilleure façon pour soi de comprendre ce que nous vivons, ressentons et ce que nous faisons que de l'expliquer à quelqu'un. »

Face au réel auquel nous avons affaire, dans un lieu comme le nôtre, qui est éprouvant pour chacun tellement la souffrance à rencontrer est grande et difficile d'accès, ce que nous avons inventé de mieux c'est encore le Penser-Ensemble. C'est sans doute notre invention, un espace praticable, plus qu'un dogme comme j'ai pu l'entendre dire dernièrement. Face au réel auquel nous avons affaire nous avons à répondre de notre capacité d'élaboration psychique. Le Penser-Ensemble en fut un dispositif qui, il me semble, a pris corps dans l'institution. D'autres dispositifs, à tous les niveaux de l'institution, existent : entretiens événementiels, groupes de parole, restitution de synthèse... Ils déclinent tous d'une nécessité de faire vivre une parole vivante et soutenante qui ne peut naître que dans la rencontre. Disons alors que, plus qu'un dogme, c'est « notre seule litanie, notre crédo, notre confiteor...c'était pas d'la littérature » comme le chante Brassens ; c'est ce en quoi nous croyons. Cette croyance en une parole vivante et soutenante, je doute qu'elle se trouve dans les protocoles avec ses cases à cocher ! Ou alors prenons ces derniers comme un pré-texte d'une parole à échanger et d'une histoire à écrire.

Encore une chose avant de conclure sur mes 31 années à fréquenter ce lieu.

Fréquenter, dans le milieu d'où je m'origine, ça se disait d'une relation amoureuse de deux jeunes gens. Ils se fréquentent. Et bien, si je ne suis plus aussi jeune, je dois dire que j'ai aimé fréquenter ce lieu et les personnes qui y ont tracé leur sillon, pour aider ces jeunes qui tentent maladroitement de retrouver cette humanité égarée en eux. Ils ont tant besoin d'aide. Merci à tous ceux qui veulent bien se lancer dans l'aventure.

La difficulté, voire l'impossible, de la tâche peut ouvrir parfois sur des réponses insoupçonnées.

Jean-Claude Perrault

St Léger de Linières

Le 29 septembre 2021